

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Z. d' ALEXIS

Contes pour les jours de fête

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1904, tome 6, p. 11-18

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

## Contes pour les jours de fête

Il y a quelques années, François Coppée publiait la *Bonne Souffrance* : c'était, sous forme de petits récits, l'histoire des luttes intimes qui aboutirent à sa conversion. Dans les *Contes pour les jours de fête*, qui ont vu le jour en 1903, continuant la manière charmante de son précédent ouvrage, il déroule sous nos yeux la dernière étape de son évolution religieuse, la période militante et héroïque.

Un littérateur suisse, M. Ernest Tissot,<sup>1</sup> définit la *Bonne Souffrance* « un livre d'action morale. » Cette appellation convient plus justement encore aux *Contes*; le but moral de l'auteur y est plus défini et plus direct. Il écrit pour *les jours de fête*.

D'après le P. Longhaye,<sup>2</sup> la littérature a pour exercer son action morale un triple moyen : la leçon, la thèse et l'impression. Il nous serait facile de montrer avec quelle habileté Coppée a mis en œuvre tantôt l'un, tantôt l'autre de ces moyens, pour faire palpiter et frémir notre âme au contact de la sienne. Je me contente d'indiquer ce point de vue. Que le lecteur ne croie pas cependant avoir devant lui des sermons ou lectures pieuses ; il n'en est pas moins vrai que l'ancien Parnassien est ici très éloigné, pour citer un mot de Brunetière, de ces écrivains qui n'ont demandé à l'art que de leur être un instrument de volupté solitaire.<sup>3</sup>

Je voudrais seulement, à l'aide de citations glanées au

<sup>1</sup> *La jeunesse et les débuts littéraires de Paul Bourget* de la Quinzaine, du 16 novembre 1903.

<sup>2</sup> Longhaye : *Théorie des Belles-Lettres*.

<sup>3</sup> Brunetière : *Manuel de l'histoire de la Litt. franç.* p. 513.

cours de ces pages, montrer aux amis des *Echos* l'ancien poète, le chantre des humbles devenu un homme d'action et un lutteur pour la bonne cause, couronnant ainsi l'œuvre de sa conversion.

Cette conversion, on le sait, se fit sur le soir de son existence. « Sa vie ne fut guère malfaisante, mais il tomba souvent dans les pièges tendus par les sens et par l'orgueil. » L'éducation soignée qu'il reçut dans ses jeunes années ne fut-elle pas pour quelque chose dans son retour à la foi ? Dieu lui avait donné de bons parents. Sans doute il exprimait ses sentiments quand il écrivait de Désiré Muguet : « Il avait eu en venant au monde un très grand bonheur, le plus grand à mon avis. Son père et sa mère étaient d'honnêtes gens. Il tenait d'eux une conscience d'une solide étoffe, tissée d'honneur et de bonté. » (Les Fiancés de Noël)

Son chemin de Damas fut la souffrance. Coppée comprit l'appel de Dieu et y répondit généreusement. Ne faut-il pas lui en savoir gré ? Car il n'est pas rare de voir des malheureux en proie à la maladie pendant de longues années, résister à tout et répondre à la douleur par le blasphème.<sup>1</sup> Cet événement, dans la vie religieuse de notre poète, eut lieu en des heures bien sombres, « où la coalition des athées et des sectaires, ayant le gouvernement pour complice, poursuit son rêve de déchristianiser la France, où ces hommes esclaves, malgré leur démence, d'on ne sait quelle obscure logique, entreprennent de détruire à la fois l'idée de Dieu et l'idée de patrie. » (Le devoir des Jeunes.)

Dieu et la patrie ! Aux yeux du nouveau converti, ces deux choses sacrées ne font qu'une. Dieu est personnifié dans l'Eglise et ses ministres et ses religieux, la patrie dans

<sup>1</sup> Ceux qui voudraient un exemple de cette résistance peuvent lire : « Un vrai Poète parisien » dans Louis Veillot : *Odeurs de Paris* p. 230 et suivantes.

l'armée. Eh bien ! armée et religion, on n'en veut plus. Depuis la ténébreuse « Affaire » et la loi contre les Congrégations, voilà l'ennemi pour la France officielle. « Plus de prière, plus de vie future ! Plus d'armée, plus de devoir militaire ! ». Cette pensée le révolte ; elle le hante dans ses rêves. « Je me rappelais avec horreur que des Français monstrueux ne cessent d'insulter l'armée, de cracher sur le drapeau, et je songeais avec une tristesse profonde que la créature en démente qui voulait se suicider, c'était, hélas ! ma chère patrie. » (La Messe du patriote.)

Son amour pour l'armée ne s'est jamais refroidi. Lisez : *Instinct militaire — Les Grenadiers à pied de la vieille Garde — Sensation d'enfance*, et comme le poète patriote, vous condamnerez « ces gens qui en notre époque, croient de bon ton de se faire une âme internationale et cosmopolite, et de se déclarer citoyen du monde, apparemment pour se dispenser d'aimer leur patrie. »

Mais à quoi bon gémir sur les malheurs du jour ? « Des vaincus qui ne savent que pleurer sont mûrs pour l'esclavage. »<sup>1</sup> Coppée ne l'ignore pas, il faut donc se mettre à l'œuvre pour enrayer le mal. D'abord il s'adresse aux « Jeunes » « Cette croix, leur dit-il, à l'ombre de laquelle vous avez grandi, cette croix où l'image d'un Dieu mort pour les hommes vous a enseigné la loi d'amour, la loi de la charité envers autrui et du sacrifice de soi-même, cette croix que vous baiserez dans vôtre dernier soupir, on prétend la renverser ! Ce drapeau, héritier de 15 siècles de lutte et de gloire, ce drapeau qui vous rappelle par ses trois couleurs le ciel, la patrie, la pureté de l'honneur français et le sang versé par les aïeux, nos tyrans du jour le laissent traîner

<sup>1</sup> M. de Mun, à Besançon, le 29 nov. 1903. Congrès de l'Association française.

dans la boue. Voilà l'œuvre maudite et les artisans du mal que vous avez à combattre par la parole et par l'action. »

Le distingué Académicien ne s'est pas contenté de se convertir et de pousser les autres à l'action. Il s'est souvenu de cette parole de Tertullien : « Dans les grands dangers de la patrie tout homme est soldat ; dans les luttes de la loi, tout chrétien doit être apôtre. » Il s'est donc bravement jeté dans la lutte.

Je ne sais quel auteur a publié à propos de J. Lemaître et d'A. France, devenus conférenciers, un article qu'il intitulait : « Le Dilettantisme à l'action. » Ceux qui ont suivi attentivement les derniers événements de France, et qui ont vu l'Académicien poète haranguant les foules, les poussant à la résistance à la porte des couvents, ont été témoins d'un exemple bien autrement réconfortant de dilettantisme à l'action. Qui donc a donné cette force à un homme de 60 ans ? Écoutons-le : « C'est la foi qui m'a commandé de me lancer dans la lutte, en ces heures de péril national ; c'est elle qui me permet aujourd'hui, après une existence où je ne fus qu'un inutile et voluptueux poète, de finir en citoyen. » (La Messe du patriote.) Voulez-vous connaître le rapport qui unit le chrétien au patriote ? « En moi, continue l'auteur des *Contes*, le chrétien s'est réveillé en même temps que le patriote. La religion ne défend à personne d'aimer passionnément son pays. Chez le citoyen qui fait son devoir, la foi religieuse double la force morale et l'esprit de sacrifice. Quand je me suis jeté dans la tempête politique, j'avais un solide point d'appui, car j'embrassais la croix comme un marin étreint le mât brisé de sa barque en détresse. » N'est-ce pas ce que disait M. Brunetière dans son toast de Besançon, le 20 nov. dernier : « Quand on est bon chrétien, c'est une raison de plus pour être de bons citoyens. »

Maintenant le néophyte de naguère est prêt à tout sacrifier,

sa liberté et sa vie, pour délivrer le pays des tyrans qui l'avalissent et le perdent. « L'aurais-je fait naguère avant d'avoir fixé les yeux de mon âme sur les espérances éternelles ? J'en doute, et je me sens désormais, pour le devoir civique, une force que je ne me connaissais pas. » Ce ne sont pas là de simples bravades, comme en fourmille la littérature du jour. Les faits viennent ici à l'appui des paroles pour montrer que le poète n'exagèrait rien. Ils sont trop connus pour que je m'y arrête.

Le nouveau lutteur n'est pas néanmoins sans soucis pour l'avenir. « Il n'y a pas à nous le dissimuler, l'avenir est très inquiétant, très sombre. » Parcourant le cimetière Montparnasse, à la vue des monuments de ces hommes d'épée, de robe, du sanctuaire que la mort a couchés là, et qui n'ont pas vu les hontes actuelles, il se prend à murmurer le mot de Luther dans le cimetière de Vorms : *Invideo quia quiescunt* : il allait courber sa tête découragée en songeant à la lâcheté devenue générale, à la ruine lente de la patrie. Mais tout à coup il s'aperçoit que la croix se dresse encore sur presque tous les tombeaux : « Arrière, s'écrie-t-il, mauvais conseils du désespoir ! C'est peut-être pour demain le fait imprévu qui nous sauvera, l'événement extraordinaire que les esprits aveugles de notre temps attribueront au hasard, mais qui ne se produira que sur un ordre de la Providence. » (Au cimetière : jour des morts de 1901.)

Brave poète, vous dites vrai. Le découragement n'est bon à rien. Il stérilise tous les efforts, accroît l'audace ennemie, brise la lyre des poètes. En 1870, Gustave Nadaud découragé, doutant de l'avenir de la France, écrivait : Je renonce à la chanson, quand France a cessé de rimer avec espérance, l'alouette vieillie se tait.

François Coppée espère donc : « C'est le propre de la société chrétienne de prendre des forces et de grandir dans

l'épreuve et dans la douleur, car elles sont, aux yeux de Dieu, une expiation pour le pécheur et pour les fidèles un mérite. » (La liberté de l'enseignement.) L'auteur indique encore çà et là d'autres motifs d'espérance : ce sont les mêmes qu'ont si magistralement développés Brunetière et Félix Klein. Mais il ne faut pas se le dissimuler, la France est moribonde, et quant à son prestige au dehors, il n'est plus qu'un nom. Avez-vous lu *L'âme alsacienne* de René Bazin ? Oh ! qu'il est beau cet attachement de l'Alsacien pour son ancienne patrie, envers et malgré tout. Cependant il connut un jour un moment de défaillance, et certes, on en conviendra, ce ne fut pas sans raison. Le Conte « Un drapeau de moins » restera une des pages bien senties de l'illustre académicien. Je voudrais le reproduire en entier. L'espace manquant, je me bornerai à le résumer.

C'était la veille du quatorze juillet, le père Müller — un curieux type de vieil alsacien, serrurier de son état, respecté de tous — se dispose à pavoiser sa fenêtre. En déployant les trois couleurs, le vétéran de l'armée de Chanzy, l'enfant de l'Alsace, le naïf républicain se sent le cœur tout chaviré ; car depuis plusieurs années il n'est pas content de ce qui se passe, comme tous les braves gens.

Ce drapeau lui est cher : il l'a vu revenir d'Italie sous une averse de fleurs ; en 1870, à Metz, mais surtout depuis lors, après avoir souffert et combattu pour lui et l'avoir vu si malheureux, il a senti grandir pour lui sa tendresse et sa vénération. « Un fils ne sait vraiment combien il aime sa mère qu'après l'avoir vue pleurer... »

Et puis, c'était le drapeau de la République, et il s'en faisait une si belle idée de la République ; il rêvait bien qu'un jour elle planterait ce cher drapeau en haut de la flèche de Strasbourg.

L'affaire Schnoebelé a été une première douche qui a

refroidi son enthousiasme. Alors les horreurs commencent : Panama, anarchistes, réélection des députés voleurs. Il lui semble que les couleurs de son drapeau ont pâli... Une petite flamme d'espoir à la visite du Tzar et pendant « l'affaire » est vite éteinte par Fachoda et surtout par l'ignoble guerre aux curés, devenue l'unique souci du gouvernement.

Après cette revue de déshonneur national, il conclut : « Ma foi, j'ai bien envie de ne pas pavoiser. C'est un crêpe de deuil qu'il faudrait plutôt mettre à mon drapeau, quand ce Jaurès, qui a traité Jeanne d'Arc de cabotine, a pu dire à la tribune que l'Alsace était allemande pour toujours... Allons, va te cacher, mon vieil ami, car devant toutes ces hontes et toutes les infamies d'aprésent, on croirait vraiment que nous ne sommes plus en France. »

« Et le père Müller, avant de serrer son drapeau, essuya deux grosses larmes qui mouillaient ses yeux avec le pan de calicot rouge. » (Un drapeau de moins.)

Et voilà le résultat de la lutte impie qui se poursuit depuis des années. Ce pauvre Alsacien qui, au moment des grands désastres sentait grandir sa fidélité envers la France, aujourd'hui par les efforts des Français au pouvoir, voit tomber son dernier espoir et son estime pour son ancienne patrie.

Pendant que j'achevais la lecture de ce Conte, je me rappelais le « Récit d'un petit Alsacien » des *Contes du Lundi* d'Alphonse Daudet. La dernière classe de français touchait à sa fin. L'horloge de l'Eglise sonna midi. Au même moment, les trompettes des Prussiens qui revenaient de l'exercice éclatèrent sous nos fenêtres... (c'est le petit Alsacien qui parle.) L'instituteur, M. Hamel se leva, tout pâle, dans sa chaire. Jamais, il ne m'avait paru si grand.

« Mes amis, dit-il, mes amis, je... je... »

Mais quelque chose l'étouffait. Il ne pouvait pas achever sa phrase.

Alors il se tourna vers le tableau, prit un morceau de craie et, appuyant de toutes ses forces, il écrivit aussi gros qu'il put :

« Vive la France ! »

Puis il resta là, la tête appuyée au mur, et, sans parler, avec sa main il nous faisait signe :

« C'est fini... Allez-vous en » On pourrait entre ces deux Contes établir une intéressante comparaison qu'on intitulerait :

« *Autrefois et aujourd'hui.* »

\* \* \*

Quant à Fs Coppée, ce qui le console encore, ce sont les heures qu'il consacre à la prière et surtout les instants ineffables qu'il passe à l'église, pendant que s'accomplit l'antique et prodigieux drame de la Messe et qu'il sent son âme en présence de Dieu lui-même. Et ce qui le console pour son pays, c'est qu'il y a encore des mères qui enseignent le signe de la croix à leurs enfants. Car, n'est-ce pas qu'on peut avoir confiance, malgré tout, dans l'avenir chrétien d'un pays, où les plus pauvres mères apprennent à leurs enfants à faire le geste sacré ! » (La Liberté de l'enseignement.)

Z. D'ALEXIS